

FLAIANO Ennio (1910-1972), *Tempo di uccidere* (1947, Rizzoli 2013, 312 p.) trad. Georges Charbonnier et André Frédérique chez Gallimard, 2009 : *Un temps pour tuer*.



Durant la campagne d'Érythrée en 1936, un jeune lieutenant italien, lors d'un déplacement solitaire dans la campagne locale, blesse involontairement une femme, qu'il achèvera pour ne pas la laisser souffrir. À partir de ce moment, le remords taraudera sa conscience et empoisonnera sa vie.

Mais un autre fait, la présence de stigmates de la lèpre sur ses mains, l'amènera à devenir un officier à la limite de la félonie.

Jacques BONNEFOND
novembre 2012

D'Ennio Flaiano on sait surtout qu'il fut le scénariste de Federico Fellini, journaliste aussi. On sait moins qu'il fut romancier, auteur en particulier de ce *Tempo di uccidere*, publié en 1947, plusieurs fois remanié et couronné par le Premio Strega.

Le récit que nous propose Flaiano est suivi d'un carnet de notes, véritable journal tenu par l'auteur entre novembre 1935 et mai 1936, durant la campagne militaire d'Éthiopie à laquelle il participa en tant que sous lieutenant. Ces notes confirment, par la distance qu'elles installent avec le récit, que celui-ci, bien qu'ayant une dimension historique n'est pas une chronique de guerre mais plutôt un parcours individuel avec une portée symbolique indéniable.

Fatigué d'attendre les secours après un accident de camion, le jeune militaire qui raconte son histoire (et souffre d'une rage de dent), s'aventure seul dans une forêt impénétrable, jonchée de charognes de mulets et de cadavres divers abandonnés aux hyènes et aux corbeaux. Sa détermination est impérieuse : il rejoindra le haut plateau qu'il aperçoit au-delà de la rivière qui a creusé l'étroite vallée où il cherche sa voie. Sa première erreur sera de prendre un raccourci qui va l'éloigner de son but et lui offrir un spectacle inattendu, une sorte de mirage : au milieu des arbres, une jeune femme nue, la tête couverte d'un turban blanc, se lave dans une flaque, « *accosciata come un buon animale domestico* ». Le désir du soldat est d'abord combattu par le besoin de retrouver sa route, par une fatigue certaine, une certaine mauvaise foi aussi (il a sur lui les lettres de sa femme). Mais ce désir va s'affirmer lentement, rencontrer le refus de la jeune femme qui va d'abord céder par indolence (« *mi accorgevo che nella sua indolente difesa c'era anche la speranza di soccombere* ») avant de s'abandonner tout entière et de s'endormir paisiblement à ses côtés. La tendresse l'emporte alors sur la brutalité du désir : « *Profonda bellezza di lei nel sonno. (...) Dormiva proprio come l'Africa, il sonno caldo e greve della decadenza* ». Mais la nuit est tombée, des ombres rôdent, le pistolet est à portée de main et une des trois balles tirées sur une bête qui rode va ricocher sur une pierre et se loger dans le ventre de la jeune indigène qui réussit encore à sourire. Il faudrait la secourir mais c'est l'autre solution qui va prévaloir : la tuer et enterrer son cadavre.

Ce n'est que le début du roman, un début bouleversant, ambigu comme l'est le protagoniste qui va poursuivre ses pérégrinations dans la « *selva oscura* », en proie à un « remords impossible », obsédant pourtant. D'autres concours de circonstances lui feront rencontrer un sergent chef et un docteur qu'il faudra tuer. Et aussi deux jeunes filles atteintes de la lèpre qui portent en guise de signe distinctif le même foulard blanc que portait Mariam...

Le lecteur, immergé dans la touffeur d'une Afrique immobile, est comme pris au piège de ce récit qui tourne sur lui-même, happé par le passé et en quête d'un avenir où la culpabilité n'a pas de place. Dans ce long ennui de l'exil qui semble ne devoir jamais finir les errances et les erreurs dessinent un parcours existentiel déchirant et dérisoire où les crimes demeurent impunis mais non moins obsédants.

Louissette CLERC
janvier 2020